

Katia Légeret

Une vie à s'émerveiller



Katia Légeret

Une vie à s'émerveiller

© Katia Légeret, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1606-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CARNET DE VOYAGE

« — Attends-moi mon amour ! Tu marches trop vite ! Es-tu certain que c'est la bonne direction ?

— Donne-moi la main alors ! Ne t'attarde pas dans les ombres dansantes des grands ifs, où la lumière fane trop vite ! Viens ! Grimpons jusqu'au sommet de la colline, nous y verrons plus clair ! »

Il n'en fait qu'à sa tête. C'est tout un poème de partir ainsi avec lui ! Lorsque sa main effleura la mienne pour la première fois, une vague sublime m'emporta dans ses bras. Pour toujours. Son écume blanche s'étendit tranquillement, jusqu'aux rochers les plus noircis par mes peurs secrètes. Je commençais à voir le monde des couleurs vives.

Certains chemins de vie ne connaissent pas de frontières. Ils ne font pas de différence entre un pays et un autre, entre les herbes folles et les cœurs qu'ils traversent. Ils tournent sans fin dans l'ivresse de nos pas d'amoureux, de nos étreintes dans les boutons d'or mêlés à l'éclat solaire de la camomille des teinturiers. Comment une telle danse tisse-t-elle notre destinée ? Avec quelle liberté ?

Après une dernière marche essoufflée, nous voici en haut du coteau. La nuit tombe goutte à goutte sur les reflets argentés d'un lieu sacré : là où tout au bout d'une immense langue de sable, secrètement, les courants fous de la Loire dansent pour épouser la Vienne. Des chants qui ressemblent à un office des complies, montent de la collégiale Saint-Martin de Candes, jusqu'à nous. Cet instant a le parfum d'un miracle. Il plante la ferveur au plus profond de nos os, il fait vibrer à l'unisson toutes les veines qui cheminent dans nos corps enlacés, il déracine notre amour d'une terre trop égoïste, pour creuser le sillon d'un chemin encore inconnu.

« — Mon amour, cette impression d'arrachement, mille fois plus amère que les endives détestables à mon goût d'enfant, je la ressens en Inde, quand tu n'es pas là, avec moi.

— Oui, mais le sage yogi Porteur de flûte te l'a fait bien vite oublier ! Par son enseignement de la danse ! L'art de rythmer nos pas sur le chemin de l'amour !

— Cette marche conduit à l'éveil du cœur. Une danse qui naît de la poésie et des coïncidences qu'elle tisse entre des événements, sans lien logique ni chronologique. Soudain, ces événements parfois insignifiants prennent sens et bouleversent notre vie. Ils nous font embrasser à l'infini notre grand amour, tourbillonner, valser, tomber, bondir, tomber, s'élancer et crier : « Encore ! »

Tourner sur soi devient l'ivresse de tourner avec les mondes ensemble.

— *Comme ces poudres de couleurs douces et criardes qui composent en Inde, sur la terre battue des chemins et des temples, la figure circulaire sacrée appelée mandala ?*

— *Oh ! Tu te souviens de nos ballades près de Mysore, où les chemins brûlants et pierreux alternaient avec ceux de nos regards qui parcouraient ces dessins géométriques ! Ils suggèrent une multitude de formes. Une fois, tu y as vu de sublimes oiseaux. Une autre fois, j'y ai reconnu les tournesols peints par Van Gogh, avec toutes les étapes éphémères de leur floraison, du bouton à leur dessèchement. Mes parents l'avaient accroché au mur de ma chambre d'enfant¹.*

— *Ces formes rondes des mandalas représentent une vision permanente de l'impermanence, dans l'harmonie des mondes terrestre et céleste. Il faut parfois des heures pour les réaliser ! Quelques secondes pour les balayer ! Les poudres sont ensuite rassemblées dans un récipient et dissoutes dans un cours d'eau. Puis ces formes sont recrées, autrement, ailleurs, à l'instant propice où elles se feront le miroir du ciel constellé.*

— *Dans le quartier de Mysore, pendant nos marches de l'aube, nous avons vu comment ces poudres colorées sont aussi foulées et effacées par les passants devant les portes des maisons !*

Les femmes prennent le temps de dessiner ces figures géométriques tôt le matin, avec de l'eau de riz. Pliées en deux pour ne pas salir leur sari aux couleurs chatoyantes, avec une précision et une vitesse étonnantes, leurs gestes dansants tracent et entrecroisent des lignes complexes. Elles les font aussi courir sur leur peau, pour orner leur corps. Dessinées sur leurs mains, entrelacées avec leurs lignes de vie, leurs lignes de cœur, leurs lignes de chance.

— *Prédisent-elles l'avenir ?*

— *Si mon avenir est dans la tendresse de cet instant où tu m'enlaces, oui !*

— *Cheminer avec ces réseaux de lignes sans frontières, est-ce le secret de notre amour ? De cette danse ? Le moment est-il venu pour toi de me la transmettre ? »*

Un silence inattendu nous saisit tel un filet à papillon. Plus aucun bruissement de nos pensées, plus aucun craquement d'écorce de nos mots, plus aucune note de vert-bleu intense dans nos regards.

Puis, ce cri d'émerveillement qui déchire l'air.

« — *Mais je les reconnais ici-même, chez moi, en Touraine, ces lignes de vie ! Plus besoin de partir à l'autre bout du monde ! Cette sagesse de l'instant, je veux la partager avec toi, vivre l'intensité et la ferveur d'une telle attention au monde ! »*

La danse continue ! Ces lignes deviennent les nervures des feuilles de vigne rougies par l'automne, les dessins tourmentés des ceps, quand ils s'élancent vers le ciel d'hiver, comme des danseuses. Émerveillées. Dans l'attitude qui précède l'envol. Dans l'enracinement, qui n'a d'immobile que son attachement à la Terre Mère. Parce qu'en Inde, Porteur de flûte, ce yogi maître de danse, m'aura transmis une géométrie sensible, celle des trois lignes de vie ou gunas, qui s'étirent vers la lumière, vers l'obscurité et entre les deux, dans l'éventail de leurs infinies variations. En toute simplicité. Sans frontières entre le monde du végétal, et ceux du minéral, de l'animal, de l'humain et du divin. Sans limite entre une scène de théâtre et l'espace de notre quotidien. Sans séparation entre les circulations de l'eau, de l'air et du feu dans notre corps et dans celui de la Terre.

Plus ces coïncidences s'annoncent et se réalisent au cours de notre vie, plus les tracés de ces poudres de couleur, dans notre mandala – notre géographie intérieure – courent vers l'infini. En Inde, par la grâce de leurs gestes, les jeunes filles en révèlent les desseins secrets, tout en jouant avec les rubans soyeux de leurs longues tresses fleuries. Elles en dénouent les nœuds subtils. Toutes ces lignes de couleur, réelles et rêvées, courent vers la liberté. Celle d'être soi. Vers l'apaisement. Elles dansent. Les enfants le savent secrètement. Colorier un mandala éphémère leur apporte une joie souveraine.

Au-dessus des vignes aux grains noirs et dorés, qui bordent La Loire et la maison où mon cri vient de traverser nos cœurs, plus le chant inlassable de l'alouette au ventre blanc monte dans une joyeuse spirale, plus il m'embrase le cœur.

La danse vient d'épouser la vie.

L'ŒUVRE DE L'AMOUR

Le prénom que mes parents m'ont choisi, Katia, n'existait soi-disant pas encore. La mairie l'a d'abord refusé. Elle a fini par l'accepter, écrit avec un « y ». Ma mère a tenu bon, pour garder la lettre « i ». Mes parents ont alors vingt ans. Ils n'ont jamais voyagé à l'étranger, et ils ne s'intéressent pas à l'Asie. Ils ne savent pas que ce prénom est donné en Inde, ni qu'il signifie « La fille du sage – Katya-yani », ni qu'il nomme l'une des formes de la déesse guerrière Durga. Son temple est à Mysore, cette ville du Sud de l'Inde où je viendrai séjourner pendant tant d'années. J'y apprendrai le poème de cette déesse qui a été créée par les dieux et je le danserai sur scène, en Inde et dans le monde.

On raconte, que les dieux ont fusionné les flammes émanant de leurs visages et de leurs yeux, jusqu'à ce que cette déesse resplendisse de mille soleils, avec ses dix-huit bras et son immense chevelure noire. Puis, chaque dieu lui a offert son arme – le trident, le disque, la conque, la flèche, l'arc, la foudre, la massue, le rosaire, le pot à eau, le bouclier et l'épée – pour l'aider à vaincre le démon buffle.

Je suis née en 1961, au cœur de la vallée de la Brenne, que couronnent les vignobles de Vouvray. Dans mon petit village boisé de Touraine, avant de rejoindre la Cisse, puis les flots majestueux de la Loire, le dernier fleuve sauvage d'Europe, la Brenne creuse son écrin. Elle coule au pied du château où Louise de La Vallière a vécu. Cette jeune femme est devenue en 1661 la favorite de Louis XIV, avant de finir au couvent, sans doute la seule destinée possible pour avoir joui d'un tel privilège éphémère, à la cour de France. J'ai préféré danser à la cour d'un maharaja. Mysore a été la capitale d'un royaume de 1399 à 1956, régi par les maharajas Wodeyar, protecteurs des arts. Le dernier, que je verrai chaque année trôner dans le festival Dasara et les spectacles auxquels je participerai, est décédé en 2013.

Mon enfance est marquée par l'arrivée d'un maître japonais, qui m'initiera, avec mon père, aux arts martiaux. Dans le grenier de la seule maison aux volets bleus, qui borde la route vers Vouvray, il transformera notre horizon paisible de famille tourangelle. Une Indienne, de passage, me fera découvrir à l'adolescence, une forme de danse théâtrale et traditionnelle, le bharata-nâtyam, pratiquement inconnue en France. J'apprendrai les bases de cet art à Paris, auprès d'Amala, entre mes cours au lycée Henri-IV. Nous irons voir Jyoti danser au Centre Pompidou, une artiste indienne renommée dans le monde de cet art. Dans sa loge, de manière soudaine et inexplicable, elle me prendra dans ses bras

et m'invitera à la rejoindre chez elle, pour me former à son art. Je la suivrai partout en Inde, avant de rencontrer, à Mysore, le maître de bharata-nâtyam surnommé « Porteur de flûte ». Je recevrai son enseignement de sage yogi, dans cette petite ville appelée « Le jardin de l'Inde du Sud ».

Si une telle chronologie peut faire croire à un enchaînement qu'on appelle la destinée, la temporalité de notre vie intérieure nous rend libres. Elle relie les événements essentiels d'une manière totalement autre, imprévisible, surprenante, et inachevée. Elle est l'œuvre de l'amour.

Il m'a fallu un demi-siècle pour témoigner de cette liberté. Trente années de compagnonnage avec le maître de yoga et de danse sacrée, Porteur de flûte. Pour transmettre à mon tour, avec des mots simples, l'essentiel de cet enseignement dans lequel danser, c'est être relié. Il en témoigne jusqu'à ses quatre-vingt-quatorze ans. Je vois en lui comment la souplesse du corps se cultive, en suivant les lignes de poudres colorées des mandalas, les lignes de mains, les lignes de feuillages, les lignes d'oiseaux, les lignes d'horizons, les lignes entrelacées des amoureux, et elle n'est rien sans celle de l'esprit.

« — Mon amour, voici le moment de partager ce fil rouge, tendu entre La Loire et le Gange, sur lequel mon cœur funambule reçoit les danses d'un maître merveilleux, qui refuse de s'appeler « maître », et vit la vie d'un yogi au cœur des tourmentes de ce XXI^e siècle. »

*À Celui en qui Tu es Toi, et moi je suis moi,
À Celui en qui Toi seul es et moi je ne suis pas,
À Celui en qui il n'y a ni Toi ni moi,
À Celui-là je rends hommage !*

Abhinavagupta²

D'INNOMBRABLES BÉATITUDES

Mon enfance est bercée par les histoires qu'on me raconte. Il n'y a pas de télévision à la maison, et le réseau informatique n'est pas encore de ce monde. Lorsque le bibliobus passe devant l'école de mon village, je dévore avec jubilation les *Contes et légendes* du monde entier, dans l'édition Nathan de 1950, qui compte des dizaines de livres, un par pays et région de France. C'est ainsi que je découvre à sept ans, grâce au volume sur l'Inde, admirablement écrit par Robert Fougère, « La vie du dieu de la danse Shiva avec Pârvatî et Kali; le dieu à tête d'éléphant; la grue perfide ; le plus généreux des princes avec la colombe et le faucon; l'homme au gros bâton; l'enfant aux trois yeux et aux quatre bras; le *Mahâbhârata* avec la partie de dés; Arjuna et Krishna sur le champ de bataille ». Comme je dois rendre les livres chaque mois au bibliobus, je prends l'habitude d'apprendre par cœur les récits qui me marquent le plus, pour pouvoir en rêver, et prolonger les histoires de mes héros au gré de ma fantaisie. C'est ainsi que les dieux et les déesses de l'Inde logent au firmament de mon imagination, au même titre que ceux des panthéons grecs, scandinaves, celtiques, et de bien d'autres. Lorsque le maître Porteur de flûte me les contera à nouveau à Mysore, avant de les composer pour la scène, ils me seront déjà familiers et, en quelque sorte, ils feront partie de moi-même et de mon histoire.

Ma mère m'emmène dans sa classe, tous les jours, à partir de mes deux ans et demi. Le supplice est de rester assise, sage comme une image, à une petite table collée contre son bureau, et l'hiver, le plus près possible du poêle à charbon. Mais je dessine, je fais du bricolage, je rêve, et surtout, j'ouvre autant de livres que je veux. Je ressens comme un privilège cette suprême liberté, par rapport aux quarante-deux élèves disciplinés, répartis sur des niveaux différents. Bercée par la voix de ma mère qui, à vingt-deux ans, s'adonne avec passion à son métier, fascinée par des lettres bien mystérieuses qui dansent avec la craie, sur le tableau noir, je comprends très vite que la clé des champs sera d'apprendre à lire. Ce qui je fais à l'aube de mes quatre ans. Dans le plus grand secret, je tourne la clé dans la serrure d'une mystérieuse porte, celle de l'imaginaire. Je n'entends plus rien autour de moi, la classe disparaît par magie. Une pure béatitude. Je ressens la puissance de notre pensée pour développer des mondes, résister aux affects négatifs, et pour inventer l'inimaginable. Souvent, des fourmis dans les pieds viennent me rappeler que j'ai un corps. Les livres sont devenus mes amis les plus intimes. D'autant qu'il n'y a pas d'enfants de mon âge à l'école. Quand je rentre à la maison, l'ambiance est fort différente. Dans

ma chambre, où j'accomplis une sorte de rituel d'invocation au voyage en ouvrant la fenêtre en grand, quel que soit le temps, mes lectures sont rythmées par une musique improbable. Elle allie les bruissements des grands peupliers au moindre souffle de vent, et les sifflements aigus de la locomotive à vapeur, qui les traverse plusieurs fois dans la journée.

À partir de ma onzième année, je poursuis autrement cette aventure dans l'imaginaire, avec un nouvel ami : un cheval noir, d'une lignée arabe, que je peux monter tous les jours après l'école, dans mon village – excepté pendant la période de chasse à courre. Je le selle et le bichonne au moulin du château de La Vallière. N'ayant sur mon trajet de cavalière ni portable, ni ligne de train à grande vitesse, ni autoroute, je pars à l'aventure, tant le nombre de petits chemins à travers champs et bois est complexe. Les fois où j'ai la journée devant moi, je garde toujours dans ma poche une carte topographique IGN du département, soigneusement découpée, pour explorer les terres, de plus en plus loin, et rentrer à temps avant la nuit. Secrètement, j'aime jouer à me perdre.

Ces joyeuses chevauchées, parfois folles et inconscientes, m'apprennent une nouvelle inspiration, non plus celle de la lecture, mais celle de la création infinie d'histoires, de poésies et d'idées. Elle génère un état de centauresse, où ma pensée naît d'étranges sensations, venant du monde animal. Cette passion devient la gardienne de ma liberté, elle me permet de supporter plus tard à Paris, le carcan des classes préparatoires aux grandes écoles. Le vendredi et le lundi, j'ai mes bottes de cheval en cours, puisque je retrouve l'ivresse du galop les week-ends. Au fond, cette liberté revient à appliquer la parabole du Rêve du papillon du sage chinois Tchouang-tseu : il rêve qu'il est un papillon et lorsqu'il se réveille, il se demande si c'est le papillon qui a rêvé de lui. Selon ce sage, c'est ce qu'on appelle la transformation des choses. Je suis en train de préparer la transmission que je recevrai, en Inde, du maître Porteur de flûte : jouer un animal sur scène comme le cheval, c'est aussi le devenir, le traverser, s'imprégner de son « bhava », la nature de son mouvement le plus puissant, comme le font les pratiquants indiens kalarippayatt. Selon cet art martial, le cheval se caractérise par sa liberté imprévisible, jamais maîtrisable par l'homme. Lorsque je vivrai à Mysore, dans la famille où réside le maître Porteur de flûte, nous partirons juste avant l'aube faire une balade à cheval, dans les collines qui entourent le temple de Chamundeshvari. Montés à cru, les chevaux resteront entièrement libres pour trouver leur chemin, sans rênes, juste avec un licol. En France, j'apprends l'inverse. Mais les chevaux de ces deux pratiques de l'équitation, apparemment contraires, me transmettent un trésor à cultiver toute la vie : l'humilité, l'écoute, et le langage avec l'animal, rigoureux autant que créatif.